



Discours de Nicolas MÉARY, Maire de Brétigny-sur-Orge

Journée nationale du Souvenir
des victimes et des héros de la Déportation

Monsieur le maire du Plessis-Pâté, cher collègue,
Mesdames et Messieurs les élus,
Mon Général,
Mesdames et Messieurs les porte-drapeaux,
Mesdames et Messieurs,
Et vous, les enfants,

Nous sommes réunis ici pour la Journée nationale du Souvenir des victimes et des héros de la Déportation. Et il revient au maire de prononcer un discours.

La responsabilité de parler au nom des Brétignolais m'honore plus que tout autre et j'attache beaucoup d'importance au devoir de mémoire.

Mais je m'interroge sur la façon de parler de la déportation.

Comment, par un discours, nous souvenir de la déportation et de tout ce que le mot recouvre d'effroi ?

Tout dans la déportation appelle d'abord le silence. Le silence parce que les mots manquent, le silence longtemps gardé par les rescapés, le silence de la réflexion, le silence de l'introspection, le silence de la prière de ceux qui prient, le silence du souvenir.

Je crois me rappeler que je n'ai jamais entendu parler de la déportation qu'à voix basse. D'abord, la voix presque chuchotée de mes grands-parents. Ensuite, au collège, au lycée il me semble que les professeurs d'histoire eux aussi enseignaient ce chapitre en baissant d'un ton la voix devant des classes subitement plus silencieuses, plus attentives. Aujourd'hui, je suis presque gêné d'en parler à voix haute devant vous.

Certes, il existe des mots pour décrire, mais toujours par bribes, (convois, wagons de marchandises, froid, faim, mise à nu, chambres à gaz,) il y a aussi des noms propres immédiatement évocateurs (Drancy, Auschwitz, Birkenau, Treblinka, Beaune-la-Rolande, Le camp des Milles).

Pourtant, si l'on peut transmettre des mots, l'on ne peut pas faire des phrases, écrire des livres, raconter dans sa durée et dans toute son intégralité la déportation.

Pourtant il nous faut trouver les moyens d'en parler. La déportation est le souvenir qu'il nous faut impérativement transmettre à nos enfants pour qu'ils le transmettent à leur tour en surmontant une horreur proprement indicible, imprononçable.

On ne peut, je ne peux tout dire de l'horreur.

Les mots sont moins forts que le bruit des lents trains sur les chemins de fer de France, d'Allemagne ou de Pologne. Ce bruit lent qui rythme les films de Jacques Lanzmann.

Le bruit des trains est venu à nous, il y a aussi des images, des photos qui bouleversent : les regards terrorisés, les petits arrachés à leurs mères, des adultes et des vieillards chargés à coup de crosses dans les wagons...

Ces vies anéanties, efforçons-nous de ne pas les oublier grâce à des photos, à de simples objets entassés dans des salles glacées des camps que l'on visite ... Ces vies ont manqué au monde, nous devons les lui rappeler à jamais.

On ne peut vraiment évoquer la Déportation car elle contenait en elle l'effroyable déshumanisation de ses victimes toutes unies dans une masse informe, où les vivants mêlés aux morts parvenaient, souvent au bord de la folie, sur les quais de Birknau, de Treblinka, de Sobibor.

Dans ces wagons à bestiaux, privés d'eau et d'air, les déportés avaient parcouru debout des centaines de kilomètres, jusqu'aux limites de la résistance humaine.

Étoile jaune, arrestation ignominieuse, transport dans des wagons de marchandises – pour être offerts à la mort, ils devaient être, étape par étape, dépouillés de tout ce qui fait la dignité d'un homme, pour apparaître aux yeux de leurs bourreaux ultimes comme *désaffiliés* de la condition humaine, exclus de notre commune appartenance à la famille des hommes.

Sans cette déshumanisation, il n'aurait pas été possible à tant de bourreaux de tuer tant de victimes.

Nous sommes en 2014. Peut-être voudrez-vous m'accompagner une minute en 1944 pour réfléchir à ce qui a pu conduire à l'horreur de la déportation. Dès janvier, l'Armée rouge reprend l'Ukraine, en avril c'est la Roumanie qui change de couleur sur les cartes. Aucun des dignitaires nazis ne peut plus ignorer la puissance de l'Armée rouge et la grande habileté de Joukov qui engagera, en août, la reconquête de la Biélorussie.

À l'ouest, le débarquement en Normandie ouvre un front supplémentaire d'une force incomparable. Pourtant rien ne semble plus urgent aux nazis que d'en finir avec les Juifs, de poursuivre jusqu'à son terme la solution finale.

Alors que la situation militaire impose à l'Allemagne une entière mobilisation des réseaux ferrés européens pour le transport des armes des vivres et des troupes, les chefs nazis retardent partout ces convois militaires pour accélérer encore le transfert des juifs vers les camps de la mort.

Par cette inversion des priorités, 1944 nous dit beaucoup sur cette guerre : la déportation n'est pas un épisode de cette guerre mais largement la raison – ou la déraison – même des conflits voulus par le régime nazi. Comme si l'extermination du peuple juif et aussi des Tsiganes – comme le rappelle le monument sur la place de notre gare – était le fondement même du régime, sa raison d'être.

Là encore, je ne suis pas sûr que les mots permettent de comprendre, on ne peut pas dire les choses et l'on ne les comprend pas.

Le peuple allemand humilié par les conditions de l'Armistice de 1918, du Traité de paix de 1919, de l'occupation de la Ruhr de 1922 s'enfonça dans une crise morale qui, rejoignant une épouvantable crise économique, allait conduire ce peuple à accepter qu'on désignât des boucs émissaires.

Dès lors, les Allemands ne purent que se donner à une clique démoniaque qui a cimenté un régime sur le rejet de l'autre, sur l'inacceptation des différences. Un régime dont l'objectif majeur, guère dissimulé, était l'extermination des juifs, des Tsiganes, l'exclusion des communistes allemands, des minorités sexuelles, des aliénés...

Cette période de l'histoire éclaire d'une manière crue la question de l'ouverture à l'autre, elle nous montre l'absolu rejet prôné par les nazis, elle souligne l'indifférence résignée du plus grand nombre, mais elle nous offre aussi le courage des Justes et de tous ceux qui ont refusé l'horreur et qui ont crié "malgré nos différences, cet homme est mon frère".

C'est pour cela que la journée que nous célébrons est celle des victimes et des héros de la Déportation.

Mon Général, j'ai retenu du texte que vous avez partagé avec nous que les rescapés des camps de la mort veulent rappeler toute l'importance des valeurs de solidarité, de fraternité et de tolérance. Sachez que nous retenons votre message et nous vous en remercions : ce sont ces valeurs qui ont fondé en France – comme en Allemagne – les sociétés de l'après-guerre.

Mais l'acceptation de l'autre, l'acceptation des différences, ces valeurs que je chéris, car elles ont fondé notre contrat social, restent d'une parfaite actualité.

À ces valeurs, je crois qu'il faut ajouter la lucidité, l'attention portée aux choses. Car l'histoire nous apprend que l'horreur ne revient jamais sous les mêmes oripeaux, les mêmes apparences trompeuses. Il faut donc rechercher ailleurs les prémices des horreurs de demain. En effet, par son ampleur, sa conception, sa mise en œuvre, la déportation est, et restera un fait absolument unique.

Son souvenir, qui nous a réunis ce matin, doit nous inciter – quelle que soit la douleur que l'on en conçoit – à garder les yeux ouverts, grand ouverts.

Je vous remercie.